

POIRIER Adolphe Mathurin
 Né à Guentun en Mayenne 17. 1. 1843
 Tansure Angers 20. XII. 1862
 Munié " 30. 5. 63
 d'abbé " 21. 5. 64
 chanoine " 10. 6. 65
 prêtre " 26. 5. 66
 Professeur à Combrée 1865
 Curé de Vern 3 février 1882

Nécéde' 19 avril 1944

S.B. 454

études à Angers et à Combrée

~~son~~ père marchand tailleur

PHOTO

et album Mathurin

avec les admirables sentiments de piété et de résignation dont sa vie épiscopale fut le perpétuel exemple.

Des prières sont demandées aux prêtres et aux fidèles afin d'obtenir de Dieu la conservation du vénérable prélat qui administre l'Eglise de Poitiers depuis dix-sept ans.

M. l'abbé Poirier, curé de Vern

On dit que les grandes douleurs sont muettes. Je m'inscris en faux contre cet adage. Les habitants de Vern savent et comprennent la douleur qui m'a accablé lorsque le télégraphe m'a apporté la nouvelle de la mort subite de M. le Curé le mardi de Pâques au soir. C'est un père très aimant et très aimé que j'ai perdu, et cependant je n'hésite pas, à la prière d'un fils non moins aimé, M. l'abbé Bazin, son vicaire, d'entreprendre de dire aux lecteurs de la *Semaine Religieuse* d'Angers ce que fut pour la paroisse de Vern la perte de M. l'abbé Adolphe Poirier depuis vingt-neuf ans son curé.

A subitaneâ et improvisâ morte, libera nos, Domine. De la mort subite et imprévue, délivrez-nous, Seigneur, chante l'Eglise dans les prières de saint Marc et des Rogations. Subite, elle l'a été trop tôt au gré de ses paroissiens qui auraient tant désiré, dans une dernière maladie, lui porter un témoignage d'estime et d'affection qu'il eut emporté dans la tombe ; imprévue, oh ! non. C'était un prêtre selon le cœur de Dieu, c'était un curé, un vrai curé, tout dévoué à ses paroissiens, et toujours prêt à rendre ses comptes à Dieu.

Le dimanche des Rameaux, à la procession traditionnelle, M. le Curé avait voulu au cimetière prendre la parole. Ce que fut cette parole, je l'imagine facilement, je sais qu'elle a fait couler des larmes. Comme son maître, il avait les paroles de la vie éternelle, et lorsqu'il dit pour toucher le cœur et frapper l'esprit de ses auditeurs : « Quel est celui d'entre nous pour lequel la terre de ce champ de repos s'ouvrira d'abord ? » personne n'eut pensé que ce fut pour lui.

Le dimanche des Rameaux, le vent soufflait du nord ; il était froid, trop froid : M. le Curé prit un rhume qui, dès le mardi suivant, l'obligeait à garder la chambre. Hélas ! il ne devait plus la quitter que pour venir dormir jusqu'au dernier jugement, au pied de la croix monumentale qu'il avait lui-même élevée comme souvenir de mission. Personne ne s'inquiétait de son état ; tous croyaient à un rhume passager, lorsque le mardi soir, vers cinq heures, il ressentit une vive douleur au cœur. « C'est la mort, s'écria-t-il, allez me chercher un prêtre ! » Ce fut M. l'abbé David, ancien curé de Saint-Clément-des-Levées, qui accourut et qui n'eut hélas ! que le temps de lui donner l'absolution et les dernières onctions ; aussitôt après il mourait, portant au tribunal de Dieu, comme le dit à ses obsèques, en termes très délicats, M. le chanoine Crosnier, son bulletin de victoire, bulletin qui fut contresigné par le général en chef Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Oui, ce fut un soldat, un capitaine, comme le dit toujours

M. Crosnier dont je regrette de ne pouvoir citer en entier le très beau discours.

J'ai eu la consolation de contempler une dernière fois avant sa mise en bière les traits aimés de notre cher curé : Devant sa couche funèbre on se sentait en présence d'un prédestiné : son visage sur lequel la mort avait « empreint sa majesté » semblait rajeuni de vingt ans, et lorsque je m'agenouillai près de ses restes mortels, je fus tenté de réciter le *Magnificat*, plutôt que le *De Profundis*.

Je m'aperçois que je me suis bien éloigné du sujet que j'ai mission de traiter : on m'a demandé de faire le compte rendu des obsèques. Que vous en dirai-je ? Qu'elles furent grandioses ?... Ce n'est pas le mot qui convient. Elles furent pieuses, très pieuses et en même temps elles furent triomphales. Le vendredi à 10 heures, 21 avril, M. le Doyen du Lion-d'Angers vint faire la levée du corps au presbytère. MM. les chanoines Montreuil, ancien curé du Lion-d'Angers, Crosnier, directeur de l'enseignement libre, Malsou, curé de la Trinité, Bernier, supérieur, et Humeau, économiste de Combrée, MM. les Curés-Doyens du Louroux-Béconnais et de Chalonnes-sur-Loire et quarante autres prêtres amis l'entouraient. Les prières liturgiques récitées, un magnifique défilé s'organisa aussitôt pour conduire processionnellement d'abord à travers les rues du bourg, puis à l'église la dépouille mortelle qu'entoure affectueuse et pleine d'un religieux respect la paroisse tout entière. Sur tout le parcours que doit suivre le cortège, pas une devanture, pas une fenêtre dont les volets ne soient fermés : c'est le deuil partout, ce deuil on sent qu'il est dans vos cœurs, que vous appréciez la perte immense que vous avez faite, chers paroissiens de Vern. Vous avez donné la mesure de votre fidèle attachement au saint prêtre que vous pleurez, par votre tenue si digne, si belle, si chrétienne. Vous nous avez grandement édifiés. Votre curé était fier de vous, il avait raison : Honneur aux paroisses qui savent ainsi honorer leurs prêtres.

Le défilé est long, très long. Derrière la bannière de la paroisse voilée de crêpe, marchent en rangs pressés, mais dans un ordre parfait, les enfants des classes, garçons et filles : la plupart des petites filles sont en blanc : derrière les enfants et rangées autour de leurs bannières respectives s'avancent les enfants de Marie revêtues de leurs insignes, les membres du Tiers-Ordre franciscain et les Mères chrétiennes, et tout ce monde pleure et prie. Puis vient le groupe plus imposant et non moins recueilli des hommes. Je ne crois pas être éloigné de la vérité en affirmant qu'ils étaient tous là. M. le Maire et son conseil municipal, le conseil paroissial, les combattants de 1870 avec leur drapeau, la fanfare et la société de secours mutuels avec leurs bannières, les cantonniers en groupe et toute une multitude émue. Le clergé chante les matines, précédant le corps que les paroissiens se disputent l'honneur de porter : les cordons du poêle sont tenus par deux prêtres amis, un membre du conseil paroissial et un membre du conseil municipal. M. l'abbé Bazin, vicaire de Vern, conduit le deuil. Il n'a vécu que quelques mois avec M. le Curé, mais assez pour qu'un

courant d'estime et d'affection s'établit entre eux. Il est accompagné de M. le Président du conseil paroissial et d'un groupe de prêtres amis ou élèves parmi lesquels M. le Curé de Brissarthe, qui pendant dix-huit ans a partagé les labeurs du vénéré défunt et qui pendant ses dernières années s'est multiplié pour lui éviter des fatigues incompatibles avec son âge et sa santé. Parmi les étrangers présents aux obsèques, je dois citer : M^{me} la comtesse Gaston de Lozé, M^{me} de Mieulle et ses enfants, M. le comte et M^{me} la comtesse Gabriel de Lozé, M. de Moissac, M. Bougère, député de Segré, M. Mauvif de Montergon, président du conseil d'arrondissement de Segré.

Par une délicate attention, le cortège fit un détour pour passer devant l'école libre dont le portail disparaissait sous des tentures de deuil. Elles crient les pierres de cette école, elles crient bien haut l'amour de votre curé pour l'âme de vos enfants, mais elles crient aussi votre dévouement à vous tous, architectes, ouvriers, fermiers, dont l'empressement à répondre à l'appel du chef lui a permis de dire avec fierté : « J'ai construit une école en cinquante-neuf jours !! »

Le Révérendissime Père abbé de Bellefontaine attendait à l'église l'arrivée du cortège; condisciple de cours et ami de M. le Curé, il n'avait pas hésité à faire à jeun un long voyage pour venir prier avec nous. La paroisse a été très touchée de cette marque de sympathie, et nous demandons à Dieu, mon Révérendissime Père, qu'il vous conserve longtemps à la tête de ces hommes de bien, dont les prières et les travaux attirent sur la terre d'Anjou les bénédictions du ciel. En entrant à l'église j'ai remarqué, assis dans le premier banc, le bon M. Després, curé de Chazé-sur-Argos, confesseur et grand ami de M. le curé de Vern, il prenait une part bien vive au chagrin de la paroisse; son cœur saignait. Invité à célébrer la sainte messe, il avait répondu : « Ma place est dans le deuil !! »

Lorsque tout le monde eut, à grand peine, trouvé place dans l'immense église, le Révérendissime Père abbé, assisté de M. l'abbé David, enfant de la paroisse, comme diacre, et de M. l'abbé Gohier, curé de Saint-Saturnin, comme sous-diacre, entonna les Laudes et chanta la grand'messe.

Avant l'absoute, M. le chanoine Crosnier, monte en chaire pour faire revivre devant nous la figure de M. l'abbé Adolphe Poirier. Je me suis déjà excusé de ne pouvoir redire son beau discours. J'essaierai du moins de le résumer brièvement : « Né en pleine Vendée Angevine, à Saint-Quentin-en-Mauges, d'une famille où la foi se transmettait comme un héritage de génération en génération, M. l'abbé Poirier comptait parmi ses grands oncles un prêtre qui fut martyrisé en haine de la foi, lors de la grande révolution. Il fut porté au baptême revêtu d'une chemisette pieusement taillée dans les linges du martyr. Est-ce là ce qui attira le regard de Dieu? En tout cas dès son enfance il manifesta la volonté d'être prêtre. Au collège de Cholet où il fit ses premières études, puis à Combrée, où il les compléta, il fut un excellent élève; au Grand-Séminaire, sa piété, sa régularité, le firent remarquer de

ses supérieurs, et quand il fut ordonné prêtre, il était armé pour la lutte. Professeur à Combrée pendant dix-sept ans, il y refusa les postes les plus honorables, mais succéda à M. Piou dans la direction de la congrégation de la Sainte Vierge ! Oh comme il l'aimait la Sainte Vierge ! Que de fois ne m'a-t-il pas répété : « Mettons bien dans l'esprit et dans le cœur de nos paroissiens qu'ils ne se sauveront qu'en aimant la Sainte Vierge. » L'an dernier, au moment de partir à Lourdes, il me disait : « Si je n'écoutais que ma raison je n'irais pas, car je suis bien fatigué : mais il faut nécessairement que j'aille remercier Notre-Dame-de-Lourdes de la grâce qu'elle a faite à ma paroisse, et puis j'ai à lui parler d'une question qui me préoccupe. » Ses dernières paroles seront : « Notre-Dame-de-Lourdes, priez pour nous ! »

Curé de Vern, M. l'abbé Poirier se dépensera sans compter, pour relever le niveau religieux de sa paroisse. Que de mal il s'est donné pour embellir son église ! Le chemin de Croix, la plupart des statues, les confessionnaux y ont été placés par lui ; chose merveilleuse, quand on considère qu'il travaillait en même temps avec succès à éteindre la dette énorme de la fabrique. Mais ce qui le préoccupait plus que le temple matériel, c'était l'état des temples spirituels, l'état des âmes. Peu à peu il fonde la congrégation des enfants de Marie, l'archiconfrérie des mères chrétiennes, le Tiers-Ordre franciscain ; et de la sorte il obtint de nombreuses communions fréquentes.

Mais l'œuvre à laquelle il s'est dévoué par dessus tout, l'œuvre pour laquelle il est mort en combattant, c'est l'œuvre de l'éducation chrétienne de l'enfance. Je n'insiste pas sur ce point. Vous savez mieux que moi, chers paroissiens de Vern, ce qu'a coûté de pas et de démarches à votre bon Curé la réalisation de ses projets scolaires.

M. l'abbé Poirier est mort pauvre, très pauvre, nous dit M. le chanoine Crosnier. Personne ne s'en étonnera parmi ceux qui l'ont connu. Il y a beaucoup de pauvres à Vern, et M. le Curé veillait à soulager leur indigence. Il les aimait ses pauvres, je dirai plus il les honorait. Un jour, pendant les vacances, alors que j'étais séminariste, il vint me trouver pour m'inviter à aller chanter à une sépulture d'indigent, un malheureux qui laissait une dizaine d'enfants : « C'est un grand pauvre, me dit-il, c'est un ami du bon Dieu, j'irai moi-même à l'enterrement. » *Beati misericordes.*

Miséricordieux, vous l'avez été, Bon pasteur, aussi nous en avons la douce confiance, le Seigneur vous a reçu dans sa miséricorde.

Après l'absoute, le cortège se reforme pour aller au cimetière : le Révérendissime abbé de Bellefontaine préside, maître en tête, à la procession funèbre, et bénit le caveau destiné à recevoir les restes de M. le Curé. M. de Montergon prononce alors un discours que tous les assistants ont écouté avec émotion : ce discours, je suis heureux de l'adresser à la *Semaine Religieuse*, en la priant de l'insérer pour l'édification de ses lecteurs en même temps que ce pauvre compte-rendu.

Reposez en paix, Bon pasteur, vos paroissiens garderont votre souvenir; ils ont déjà beaucoup prié, ils continueront à prier pour vous : ils offriront pour votre âme le sang de Jésus-Christ au saint sacrifice.

A. GAIGNARD,

Curé de Roziers.

Discours de M. de Montergon

Au bord d'une tombe, où va descendre un prêtre sans reproche, où s'enseveliront avec lui nos souvenirs et nos regrets, et sur laquelle coulent vos larmes, j'aurais entendu, Messieurs, avec autant de respect, autant de sympathie émue que vous-mêmes, toute autre parole que la mienne.

Mais on s'est souvenu que je dois pour une large part à mes amis de Vern l'honneur de représenter notre canton dans l'une des assemblées électives du département. Cet honneur d'être votre mandataire, je n'en ai jamais senti plus vivement le prix, puisque je lui dois de pouvoir payer ici, en notre nom à tous, un hommage public à la mémoire de notre excellent et regretté curé, M. l'abbé Adolphe Poirier.

Il vous arrivait en 1882, pour demeurer près de trente ans au milieu de vous. Grande part, disaient les anciens, dans une existence humaine ; période féconde dans la vie d'un prêtre, alors qu'elle correspond à la maturité, à l'épanouissement de son intelligence, de son expérience et de son zèle.

Notre Vendée angevine l'avait vu naître, en plein pays des Mauges : elle le trempa dans la foi ardente de ses ancêtres. Cholet et Combrée formèrent sa jeunesse et son adolescence, développèrent ses vertus naissantes et applaudirent à ses succès. Il sortait de ce dernier collège après un professorat de dix-sept ans, fructueux bien que modeste : en vain son supérieur, qui se connaissait en hommes, lui avait-il offert les chaires de philosophie et de mathématique, et le poste éminent d'aumônier, Dieu voulut compenser un jour ces refus de son humilité. Quand partit pour le Ciel le vieil et admirable aumônier, pour lequel nous conservons un culte sous le nom du père Piou, ce fut l'abbé Poirier qui le remplaça dans la direction de la Congrégation de la Sainte Vierge. L'âme d'un tel prêtre méritait de succéder à celle d'un tel saint.

Ce qu'il fut au milieu de vous, j'aurais à l'apprendre de votre bouche bien plutôt que vous à l'entendre de la mienne. Votre magnifique église venait d'être bâtie avec un zèle plus ardent peut-être que prudent au regard du siècle. Ni tous les comptes, ni tous les cœurs, ne se trouvaient en accord parfait, en position d'équilibre stable. L'intelligence ouverte de notre Curé, son bon sens exquis, le don qu'il avait du tact et de la mesure, sa cordiale franchise qui savait tout dire sans blesser personne, l'entrain communicatif de son abord et de son commerce, préparèrent de suite le succès de l'œuvre qu'il avait à mener à bonne fin. Sa vertu, sa piété, son zèle pastoral toujours en éveil, le respect

unanime qu'il se concilia firent le reste, et maintenant vous pouvez regarder avec une joie et une fierté auxquelles nulle préoccupation matérielle ne se mêle plus, et votre flèche élançée, et votre nef de cathédrale, et autant d'œuvres paroissiales, fruit du zèle, de l'influence, des sacrifices d'un véritable homme d'œuvres, d'un véritable prêtre.

Ces soucis dont il vous a délivrés, il les gardait pour lui seul. Il vous a tout donné de ce qu'il possédait : il meurt pauvre. Cette auréole divine de la pauvreté, reflet de celle d'un Maître né dans la crèche et mort sur la croix, couronne souverainement une vie sacerdotale. Elle n'a pas fait défaut à l'abbé Poirier, et brille sur sa tombe. Inclignons-nous devant ce nimbe avec plus de respect que devant un trésor !

Croira-t-on que cette vie de prêtre, si digne d'estime et de paix, ait été exempte de peines et d'épreuves ? A Dieu ne plaise ! Le disciple, en cela encore, a suivi le Maître, et de combien d'âmes peut-être n'a-t-il pas à ce prix payé la rançon ? Aux portes de cette église qu'il avait achevée, ornée, libérée, la Révolution légale se présenta un jour, un jour maudit, la loi d'une main, le marteau de l'autre, pour les ouvrir ou les briser. Pensez-vous qu'alors ait bouillonné dans les veines de votre Curé le sang généreux de ce grand-père Poirier, capitaine dans la garde royale, ou celui de cet abbé Poirier, de sa famille, tombé à Saint-Florent sous les balles des Bleus ? Si le prêtre ardent, moins condamné à une inflexible douceur, ne put songer un instant à enfreindre la consigne pour opposer la force à la violence, du moins n'ouvrit-il pas les portes de sa citadelle sacrée ni pour y introduire l'ennemi, ni pour lui en montrer les trésors.

Faut-il parler de la laïcisation — mot aussi barbare que l'œuvre qu'il exprime — de notre école de filles ? Mais ce n'est pas même l'histoire d'hier. Vous l'écrivez en ce moment, et votre curé meurt, hélas ! après en avoir tourné le premier et plus brillant feuillet. Honneur à lui, honneur à vous ! Votre dévouement a été à la hauteur du sien, et si je pouvais y songer ici, j'aimerais à citer parmi vous, avec une admiration à laquelle j'aurais peine à ne pas mêler le souvenir récent de pénibles contrastes, des noms appartenant à tous les degrés de l'échelle sociale et personnifiant des exemples admirables, depuis le généreux propriétaire jusqu'à l'architecte désintéressé et au métayer empressé à amasser les matériaux. Oui, honneur à votre Curé, comme honneur à tous — et bonheur aussi. Car il faut le proclamer sur les cendres de ce prêtre pour les faire tressaillir encore dans leur tombeau : tout ce qu'on fait publiquement pour ou contre les œuvres de Dieu est un capital inaliénable dont la Providence se saisit pour l'inscrire au compte des familles et leur en servir tôt ou tard les arrérages en bénédictions ou en châtiments.

Et maintenant reposez-vous et triomphez, cher et vénéré Curé, dans la continuation surnaturelle de notre sacerdoce éternel. Priez pour vos paroissiens, priez pour vos amis ; emportez nos douloureux regrets, laissez-nous la leçon de vos exemples.

Pour nous, qui avons à garder de la sépulture triomphale d'un

prêtre plus qu'un souvenir fugitif et qu'une émotion passagère, aimons à revoir souvent l'abbé Poirier tel que nous l'avons si longtemps et si familièrement connu, nous accueillant les mains tendues, le regard, doux et pénétrant tout ensemble, plongeant dans nos yeux et perçant jusqu'à notre âme ; campé dans l'attitude de la vigueur et de la franchise, et la poitrine tendue vers nous, comme si son cœur en eût voulu sortir pour prendre contact avec le nôtre. Revoyons-le au saint autel, dans tous les actes de son ministère et de son zèle pastoral, au chevet des pauvres et des malades, partout enfin où nous l'avons connu, estimé, aimé.

Voilà le prêtre catholique ! Dieu soit béni de nous l'avoir montré, de nous l'avoir donné ! Il a marché dans la voie droite, il nous l'a enseignée, il en a atteint le terme céleste, et nous n'avons point à lui dire le navrant et stérile adieu des enfouissements sans prières et des sépultures sans espérances.

Notre part, comme la sienne, est meilleure : nous le retrouvons un jour. Il nous attend au Ciel.

MAUVIF DE MONTERGON.

Bénédictio d'une École de Garçons

à Saint-Laurent-des-Autels

L'un des projets scolaires de la Convention proclamait dédaigneusement que « la loi ne s'occupait pas des filles » et les plus larges parmi les Jacobins ne consentaient à leur donner qu'un enseignement très borné ; ce qui n'empêche pas leurs disciples et fervents admirateurs actuels de proclamer qu'ils ont les premiers tiré la femme de son ignorance, l'Église n'ayant rien fait pour son instruction. Autre accusation contraire, c'est que l'Église s'occupe trop et presque exclusivement de l'enseignement féminin. Elles sont toutes deux fausses, l'Histoire de la Pédagogie le prouve ; mais s'il pouvait y avoir dans l'une une ombre de vérité, je crois que ce serait dans la dernière. Quelle sollicitude en effet pour les écoles chrétiennes de filles ! Pour elles, dans notre canton et la paroisse de Saint-Laurent-des-Autels en particulier, il n'y eut jamais interruption de l'enseignement religieux. A peine le fatal décret de laïcisation était-il prononcé, qu'une école libre, préparée de longue date, ouvrait ses portes à la presque totalité des élèves. Mais les garçons ! On ne se pressait pas, on attendait, on avait le temps. Aux vieux instituteurs franchement catholiques, qui donnaient l'exemple de la prière, accompagnaient leurs enfants à l'Église et les assistaient au jour de la Première Communion, avait succédé des maîtres neutres, mais non hostiles, qui par conviction ou habileté avaient encore des ménagements, puis étaient venus les « mauvais bergers » de Barrès, qui inculquaient un enseignement hypocritement irréligieux, usaient de livres de classe et distribuaient des livres de prix injustes envers l'Église. Les paroisses les plus favorisées devaient se contenter — c'était la

POIRIER 5272 Adolphe, Mathurin (1843-1911)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1865 à 1867

Combrée (professeur de français) de diocèse d'Angers de 1867 à 1868

Combrée (professeur de cinquième) de diocèse d'Angers de 1868 à 1882

Curé de Vern-d'Anjou de 1882 à 1911